Plusieurs détachements réunis dans le palatinat de Plock sous le commandement de Sokobnicki ont livré un combat à Ostrolenka.

Londres, 11 juin.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre constate une augmentation de 70,580 liv. st. dans la reserve des billets, de 130.568 dans l'encaisse metallique, de 1,003,443 dans le compte du Tresor, de 751,148 dans le portefeuille, et de 113,187 dans les comptes particuliers.

Breslau, 11 juin.

Le conseil municipal de Breslau, malgré l'opposition du premier bourgmestre, M. Elwanger, a décidé l'envoi d'une députation au roi pour lui presenter une petition demandant le rappel de l'ordonnance sur la presse et la convocation du Parlement.

La députation part ce soir même pour Berlin.

Berlin, 12 juin.

Des lettres particulières de Varsovie annoncent que l'inspection de la caisse centrale par la Commission du Trésor a fait constater un déficit de cinq millions de roubles d'argent en billet de banque russes, en titres de nantissement polonais et en demi-impériales. Les sommes qui constituent ce deficit ont été remplacees dans la caisse par une quittance du gouvernement national. Quatre employes de la caisse ont disparu en même temps que les valeurs ci-dessus indiquées, avec les registres portant des titres de nantissement soustraits.

On dit que tous les fils télégraphiques ont été détruits autour de Varsovie.

Londres, 12 juin.

Le *Morning Post* dit que les chances de succés de l'insurrection polonaise dependent de son extension aux autres parties de l'empire. Le *Post* trace le tableau des atrocités commises par les Russes en Lithuanie, Il dit que les mesures sévères prises par les autorités de ce pays ne pourraient se justifier que par les nécessités politiques et le desespoir.

La feuille anglaise pense que l'extension de la révolution met en danger l'existence de l'empire russe.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

Par ordonnance de M. le premier Président de la Cour impériale, en date du 8 de ce mois, les assises du département du Nord pour le troisième trimestre de 1863, s'ouvriront à Douai le lundi 3 août prochain, sous la présidence de M. le conseiller Berthauld, assisté de MM. les conseillers Minart et Hazard.

M. le général Fleury a fait parvenir le programme des courses de Roubaix, approuve dans son ensemble.

Ce programme sera inséré dans le bulletin officiel des courses et dans le journal le *Sport*.

Comme on le voit, le projet gagne chaque jour toutes les chances possibles de réussite.

On s'occupe de la rédaction des affiches et nous donnerons tous les details qui peuvent interesser la population.

On peut esperer maintenant, non-seulement le succès des courses du mois d'août, mais le germe d'une société qui s'organisera régulièrement. Roubaix aura ses courses comme Valenciennes et nous avons plus d'elemens que d'autres villes qui ont deja une reputation établie à ce point de vue.

Vendredi soir, à neuf heures moins un quart, un incendie a éclaté rue du Grand-Chemin, chez M. Leruste.

Dès le debut, et lorsque le tocsin s'est fait entendre, les flammes s'elançaient déjà avec force du deuxième étage de cette maison où une grande quantité d'étoffes et de matières étaient entassées.

On croit connaître la cause prémière de ce sinistre ; elle est attribuée à l'inflammation lente de laines grasses qui existaient dans les petites chambres de l'étage ; personne n'ayant penetre dans ces chambres il ne peut pas y avoir d'autre cause que l'echauffement des matieres.

Selon toute probabilite, le feu a dû couver pendant plusieurs jours. Les ouvriers maçons, employes dans la maison à des travaux de reparation, avaient quitté leur travail à huit heures et demie du soir et ne s'etaient nullement aperçus qu'un incendie commençait à l'etage.

On a remarqué particulièrement la présence de M. le maire et de MM. les adjoints.

On signale comme s'étant distingués dans cet incendie les pompiers dont nous sommes heureux de publier les noms :

MM. Germain Duvivier, caporal; Sébastien Desplanque, caporal; J.-Bte Josson, sergent-sapeur ; Minard Auguste, sergent; Wattrelos Simon, sapeur de feu; Gahide Louis, caporal ; Delerue Florimond, caporal, et Lepoutre Henri, caporal.

On nous adresse la lettre suivante :

« Roubaix, le 13 juin 1863.

» Monsieur le Redacteur,

»Vendredi soir, un incendie s'est déclaré rue du Grand-Chemin. Le tocsin, la generale ont appele les habitants pour porter secours. Il y avait urgence ; aussi les secours n'ont pas manque et je dois ajouter que la compagnie des pompiers, arrivee sur le lieu du sinistre, a donne toutes les preuves possibles de courage et de bonne volonte.

» Je ferai seulement une observation : dans une ville où les incendies sont frequents, par la nature même de l'industrie il serait utile de posseder un poste de *pompiers à demeure*, comme il en existe à Paris et dans certaines grandes villes de France. Personne n'ignore qu'il faut du temps pour reunir les pompiers, occupés à leurs affaires, *à leur état*. Tous ne sont pas libres immediatement et le feu n'attend pas. Je ne fais pas ici une critique, je donne une idee que je crois utile et qui a ete proposee sous une autre administration.

» J'ajouterai une observation de détail. — L'incendie termine — et vaincu, les pompiers rentrent à leur hôtel *tambour battant*. Est-ce bien indispensable ? Bien des personnes ont cru à un nouvel incendie ou à recrudescence de celui qui venait d'eclater. Mieux vaudrait s'abstenir d'une coutume qui peut entrer, peut-être, dans les exigences de la discipline militaire mais qui ne sert qu'à reveiller et à effrayer les habitants de tout un quartier.

» J'ai cru, Monsieur le Redacteur, devoir vous soumettre ces observrtions dans l'interêt general et je crois juste d'ajouter qu'il faut rendre hommage à l'intrepidite de plusieurs pompiers qui ont contribue à circonscrire le foyer de l'incendie. Il serait bon qu'on publiât les noms de ces citoyens devoues.

» Il y a lieu aussi de signaler les services rendus par MM. les membres du clergé, par les frères des ecoles chretiennes et M. le commissaire central. Leur zèle est véritablement au dessus de tout éloge.

» Veuillez agreer, etc.

» *Un abonné.* »

Plusieurs abonnés nous demandent quelles sont les dispositions prises par l'administration du chemin de fer du Nord relativement aux departs des trains, le jour de la cavalcade de Lille.

Nous ignorons quelles sont les dispositions arrêtées à cet égard et nous regrettons que la Direction n'ait pas pris la peine d'informer le public comme cela se fait sur toutes les autres lignes.

On nous assure cependant qu'aucun train supplémentaire, de Roubaix à Lille, n'aura lieu à heure fixe, mais qu'à partir de 8 heures 30 m., des trains partant directement de Tourcoing s'arrêteront à Roubaix pour y prendre les voyageurs qui n'auraient pas trouvé place dans les trains reguliers.

Heures de départ des trains de Roubaix pour Lille.

Matin.— 5.17—7.03 — 8.58 — 10.18 — 11.48.

Soir.—12.45 — 1.55—3.43—5.10—7.27 — 8.23 — 9.33 — 10.40.

Départs de Lille pour Roubaix.

Matin. — 5.30 — 7.20 — 8.30 — 9.55 — 11.20.

Soir.—12.20—2.05—3,20—5.00—6.00 8.05 — 9.50 — 11.15.

Pour toute la chronique locale : J. Reboux

INDUSTRIE ET COMMERCE

LE MÉTIER REICH.

Parmi les industries appelees à se dévolopper de jour en jour davantage, — l'une des plus importantes est celle du tissage des etoffes façonnees. — Mais chose assez etonnante ! — malgré les capitaux considérables consacres à cette fabrication, malgre les recherches perseverantes et les efforts des mecaniciens et des ingenieurs les plus distingues, — depuis plus d'un demi-siècle les procedes mecaniques de cette industrie sont restes à peu près stationnaires, et les metiers inventes pas l'immortel Jacquard sont encore les seuls qui soient en usage. — Tous les efforts qui ont ete faits pour les perfectionner, depuis le celebre ingenieur Pascal jusqu'à la recente invention de Bannelli, — n'ont fait que confirmer l'idee generalement admise que la suppression du système Jacquard etait une impossibilite complete.

Il etait réservé à un Gantois, le sieur Pierre Reich, de prouver que cette impossibilite n'etait qu'apparente, et que des perfectionnements considerables equivalant a une invention nouvelle, pouvaient être obtenus dans cette industrie.

Le sieur Reich se propose de donner quelques conferences publiques destinees à faire connaitre ses procedes et à les comparer aux procedes du systeme à la Jacquard. Ces conferences auront lieu sous peu au Cercle commercial. — Inutile de dire que nous souhaitons au sieur Reich la reussite la plus complète, et qu'il est à esperer que ses inventions seront fecondes pour notre industrie, et trouveront bientôt dans sa ville natale des applications serieuses.

Entretemps nous empruntons à l'*Echo industriel* une description sommaire du metier Reich.

« Toutes les personnes qui sont quelque peu au courant du tissage des etoffes façonnees connaissent l'emploi de la *planches d'arcades* et le temps très-considerable qu'il faut aux ouvriers pour operer ce que l'on appelle le montage du corps. Cette operation consiste d'abord, la disposition etant faite, dans l'*empontage*. On passe une à une des arcades aux cordes à travers les trous dont est perforee une planche qui prend le nom indique plus haut à cause de sa destination. Ces cordes passees, vient ce que l'on appelle le *pendage*, c'est-à-dire la suspension à chacune des arcades d'un maillon garni d'un morceau de plomb. Tous ces maillons doivent recevoir un même niveau horizontal : de là une troisieme main-d'œuvre designee sous le nom d'*égalisage*. Enfin arrive la quatrième operation, celle de l'*accrochage*, c'est-à-dire la suspension des arcades aux collets de la mecanique Jacquard. Il n'est pas besoin de demontrer la patience et le temps qu'entraine le montage du corps, c'est-à-dire l'ensemble de la besogne que nous venons de decrire.

Le premier perfectionnement de Reich consiste à supprimer la triple operation, et pour cela il supprime la planche d'arcades qu'il remplace par une espèce de canevas en fils de fer contenu dans un encadrement. Ce canevas, par un mecanisme des plus ingenieux, est rendu mobile, c'est-à-dire que Reich élargit ou retrecit les carres du canevas. Par cette disposition vraiment ingénieuse, on conçoit immediatement que pour operer l'*empontage* on n'a qu'à prendre l'arcade garnie du maillon et du plomb et la passer à travers les carreaux du canevas selon la disposition du des in. On poursuit ainsi jusqu'au bout avec une rapidite comparative sur l'ancien système que tout le monde comprendra, le *pendage* et *l'égalisage* etant complètement supprimés.

Par la mobilite du canevas, on peut toujours donner toutes les largeurs en quelques minutes aux arcades ou à l'etoffe en fabrication, chose impossible avec le système actuel, on devrait demonter et remonter complètement le metier. travail qui exige très-souvent des semaines entières.

Quant au démontage du corps, Reich le fait en quelques minutes : il n'a qu'à prendre une centaine d'arcades garnies à la fois et les enlever de l'encadrement, tandis que d'après l'ancien système il fallait denouer tous les maillons des arcades.

Dans la mécanique Jacquard, pour operer la levée d'un fil dans la chaine on emploie une aiguille, un crochet, un ressort de pression, une aiguille qui tient la première dans sa place respective et une autre aiguille qui tient le ressort dans la boite, puis une corde garnie d'un crochet connue sous la denomination de *collet*. On comprend maintenant que, s'il s'agit d'un dessin contenant 600 fils de chaine, on doit avoir dans la mecanique 600 aiguilles, 600 crochets, 600 ressorts, etc.

Reich a d'abord supprime cette combinaison et l'a remplacee par une aiguille à coudre et une corde ; donc pour un dessin de 600 fils de chaine, 600 aiguilles et 600 cordes. Il va de soi que par cette simplification la mecanique de Reich peut contenir beaucoup plus d'aiguilles que dans le système Jacquard. La difference est énorme : sur 2 centimètres carres Jacquard fait fonctionner ; 9 aiguilles sur le même espace Reich en fait fonctionner 64. Par suite de cette disposition, on conçoit immediatement que si Reich devait employer les cartons actuels, il lui en faudrait beaucoup moins qu'auparavant. Cependant, Reich emploie, au lieu de cartons, des plaques en tôles (perforée de trous à la distance des aiguilles de la mecanique) de la grandeur des cartons ordinaires, et qui peuvent travailler de la même façon, c'est-à-dire, être conduites autour du metier ou former manchon. Chaque plaque represente 25 coups de trames, c'est-à-dire, que pour un carton de Reich, Jacquard a besoin de 25 cartons ordinaires. Pour un dessin de 600 cartons Jacquard, Reich n'en emploie que 24. Les avantages que presente le systeme de Reich sont considerables, aussi bien sous le rapport du temps que sous celui de la precision.

Voici comment on opère :

Dès que l'esquisse est faite, on prend un pinceau avec de la couleur blanche et on commence à dessiner le croquis sur les plaques, juste comme si on le dessinerait sur la carte (papier regle).

Par ce moyen on ferme les trous avec la couleur, tandis que les autres restent ouverts. C'est donc la mise en cartes sur des plaques en fer au lieu de papier regle, mais avec cette difference que, dès que la mise en cartes est faite chez Reich, le dessin est prêt à être tisse ; tandis que dans le systeme Jacquard, il faut commencer les operations, si lentes et si difficiles du lissage.

Si le dessin doit être enlevé, on n'a qu'à prendre une eponge, et la couleur disparait. Le système de Reich possède l'avantage, non moins remarquable, de pouvoir travailler sur differents nombres, par exemple : la mecanique de 200 peut travailler les dessins de 400, 600, 800, 1,000, etc. : ceux de 300 peuvent executer les 600, 900, 1,200, 1,500, etc., et ceux de 400, les 800, 1,200, 1,600, 2,000, etc., toujours avec les mêmes plaques. Le système de Jacquard, au contraire, n'admet aucun changement de nombres.

En resume, le metier Reich résout les questions suivantes :

1° Reproduction immédiate et instantanee du dessin dans le tissu après la mise en cartes sans aucune operation intermediaire ; 2° application à tous les metiers et à tous les dessins, sans exception ; par là, suppression définitive de toute operation intermediaire, depuis le dessin jusqu'au tissage.

VARIÉTÉS.

LA LOI GRAMMONT.

II.

La science donne souvent naissance à des exercices où la curiosite seule est en jeu. Le titre de *physicien*, dont se pare ambitieusement le *prestidigitateur*, donne la mesure et la nature du spectacle. Là, au moins, il n'existe aucun danger ni pour les spectateurs ni pour l'auteur.

La science des *Mongolfier*, des *Gay-Lussac*, a produit les Godard, les Garnerin, qui ont applique des connaissances reelles (nous sommes loin de le nier) à des exercices difficiles, extraordinaires, mais inutiles et dangereux. Et ce danger va toujours croissant. L'emulation n'a plus de borne.

Un aéronaute voit son rival exécuter le *trapèze* sous la nacelle, au niveau des nuages ; le danger est grand, le public applaudit ; le *tour* (pour me servir du mot technique) exige une adresse, une hardiesse enormes.

Il se demande ce qu'il pourrait ajouter de plus dangereux pour detourner l'attention de la foule, toujours avide de spectacle sortant du *commun*. L'idee lui vient un jour de prendre un pauvre petit cheval, de l'attacher sous le ballon et de faire la haute-ecole à *mille pieds* de terre. Du temps que les bêtes parlaient (*il n'y a pas trois jours*, ajouterait Rabelais) comme ce pauvre cheval se fût adresse à la justice et eût invoque la loi Grammont de l'époque !!!

Cette ascension équestre fit refléchir un autre aeronaute.

Au cheval il ajouta une petite voiture — pourquoi pas une diligence à cinq chevaux ? Cela viendra, soyez-en sûr.

S'enlever avec des chevaux, des voitures, faire le *trapèze* et autres folies de ce genre, certes c'est dangereux, on a 95 chances pour une de se casser le cou — il faut necessairement arriver à 98.

A la rigueur, si le cheval ne remue pas trop, si les cordes sont solides, si... un grand nombre d'accidents probables n'arrivent pas... on peut redescendre à terre à peu pres sain et sauf.

Il fallait donc cherché mieux, le public se blasait.

On inventa le *feu d'artifice* tiré sous l'aerostat.

Ici, une étincelle, une fusée mal dirigée mettent le tout en combustion. Toutes les precautions sont inutiles, un simple coup de vent suffit pour causer mort d'homme. Cela devient beaucoup plus interessant.

Comptez les aeronautes qui ont péri, victimes de leur temerite, vous trouverez au moins un chiffre de 50 %.

Ajoutez aux aeronautes savants ceux qui ne le sont pas, et qui s'exposent, sans autres notions qu'une pratique, sujette à mille erreurs !

La *direction* du ballon, ce problème tant cherche, est le but, pour le savant, mais le *prétexte* pour celui qui n'en veut tirer que *gloire et profit*.

Si la loi est impuissante à empêcher certains faits, elle peut au moins en atténuer le danger. Un aeronaute devrait subir une espece d'examen avant d'embrasser *son état*, puisque c'est *un état*. Et l'on ne devrait tolerer que l'ascension simple, *sans les additions* qu'on pourrait appeler les *circonstances aggravantes*.

Nous rappelons encore la suppression des combats de coqs.

Nous avons approuvé cette mesure qui, du reste, tend à se relâcher de sa rigueur.

---

pidité si foudroyante, et mon attention a été absorbee par tant de faits importants, qu'il m'a été impossible de veiller sur le sort de ceux à qui je m'interesse.

— Vous vous êtes neanmoins occupé du nôtre, et cette excellente jeune fille vous a prête un secours efficace. Quant à l'homme dont je vous parle, je l'ai vu souvent à Caracas dans le temps, et j'ai oui dire qu'il avait fait cause commune avec Miranda à l'époque où ce dernier échoua dans une tentative comme celle qui vient de reussir.

— J'ai beau chercher à deviner qui ce peut être, je n'en ai pas la moindre idee.

— Pourtant Josefa le connaît. C'est un grand maigre, portant la barbe entière et un chapeau à larges bords. Ses traits sont vieillis et changes ; mais son langage ne m'a pas laisse de doute sur l'identite de sa personne.

— Si c'est un ami de Miranda, j'aurai fait sa connaissance avant de revoir Joséfa. La Junte va s'occuper dès aujourd'hui dn rappel du vaillant general qui a jeté dans les cœurs de notre peuple la première pensée de liberté. Ses partisans et ses compagnons d'armes ne vont sans doute ni se cacher, ni se taire en cette occasion. Et si je decouvre quel est celui qui vous a rendu un si éminent service, j'aurai soin de l'assurer de votre reconnaissance.

— Je vous en prie ; mais je crains fort qu'il ne m'impose bientôt d'autres devoirs que ceux de la gratitude. »

Don Rodriguez se retira, après avoir attendu en vain l'explication de ces paroles, et la comtesse retourna auprès de sa fille, qui brodait. Elle demeura longtemps silencieuse et pensive. Puis tout à coup elle fut arrachée à ses méditations par quelques notes, expression involontaire de l'intime contentement de Paula.

« Si j'ai bien entendu, dit la comtesse d'un ton sévère, tu allais entonner une de tes joyeuses chansons favorites.

— C'est vrai ; mais votre visage attristé m'a fait reflechir que je n'avais guère sujet d'être gaie.

— Es-tu donc si insouciante du sort de ton pere et de ton fiance ? N'envisages-tu pas les funestes consequences des derniers evenements ? Quels combats, quels ravages, quels flots de sang il en coûtera pour ramener à l'obéissance la province rebelle ! Que de familles sont ruinees par les mesures necessaires pour retablir les lois et punir les insurges ! »

Paula leva les yeux avec une profonde surprise.

« Croyez-vous sérieusement, demanda-t-elle, que la colonie rentre jamais sous la domination espagnole ? J'en doute. Ces hommes qui viennent de secouer le joug semblent si fiers et si energiques ! Ils ont bien plutôt l'air de triomphateurs que de gens disposes à se laisser reduire.

— Quelle maladie contagieuse, quelle épidemie de revolte s'est donc repandue sur Caracas ! s'ecria la comtesse indignee. Au lieu de t'affliger pour ta famille et ta patrie, et même pour ceux de nos amis qui courent à leur perte, en depit de leur triomphe momentane, tu as l'air d'approuver l'insurrection, quoique ton père et ton fiance en soient victimes. Quel oubli de ton devoir ! »

Malgre cette admonestation, dona Paula ne se desola point. Elle plaignait sincèrement son père, mais elle avait la certitude que sa détention ne serait ni dure, ni de longue duree. Quant à la revolution qui venait de s'operer, elle ne l'envisageait pas avec la même horreur que sa mère. Loin de là, son sentiment naturel du juste et sa jeunesse, encore exempte de prejuges, d'egoïsme et d'esprit de parti, la disposaient plutôt à se rejouir d'un changement qui allait ameliorer la triste situation des classes les plus nombreuses.

Il serait plus difficile de dire quels étaient ses sentiments au sujet de don Escudero. Leur separation subite et violente ne lui causait pas un chagrin veritable, quoiqu'elle le plaignît. Accoutumee à respecter en lui son futur epoux, et nourrie dans la pensee de partager un jour son existence, elle ne s'en etonnait ni ne s'en effrayait. Mais ni la personne d'Escudero, ni son esprit, ni son caractère, ne lui inspiraient cette confiance et cette sympathie profondes indispensables pour que deux cœurs se comprennent.

Elle cherchait cependant à se faire illusion sur les defauts de ce caractère : elle en attribuait la dureté inflexible à un sentiment trop rigide du devoir et à un excès de zèle pour le service du roi, et la rudesse à des chagrins, à des deceptions qui l'avaient aigri. Une seule chose la froissait et l'effrayait. C'etait cette prudence excessive qu'il manifestait en toute occasion et qu'elle attribuait à un invincible penchant à mepriser ses semblables et à les suspecter toujours de mauvais desseins. D'un autre côte, elle appreciait le courage d'Escudero et elle avait souvent admire sa volonte ferme, inebranlable ; mais ces qualites-là, n'étant point temperees par la douceur ou la generosite de l'âme, ne lui inspiraient guere que de la crainte.

Sans qu'elle en eût conscience, pour ainsi dire, un fait insignifiant avait beaucoup contribué à lui faire établir entre don Escudero et un autre des comparaisons au desavantage du premier. La veille, en rencontrant don Rodriguez qui conduisait par la bride son cheval monte par l'Indienne, elle s'etait demande involontairement si son fiancé serait capable d'une action pareille, et la réponse avait ete negative. Et la conduite du marquis envers cette infortunee lui semblait si noble, si grande, si exemplaire, qu'elle avait regrette plus profondement l'insensibilité d'Escudero pour les douleurs d'autrui. De là un parallèle inevitable entre le langage tout different de ces deux hommes sur la situation de la colonie. La femme discerne, d'un coup d'œil sûr et profond, tout ce qu'il y a de grand dans le caractère d'un homme. La franchise, la hardiesse, la loyaute des paroles et des actes du marquis etaient encore rehaussees par le contraste avec les fins etroites et egoïstes de l'astucieux don Escudero.

Le secours de Josefa, les egards dont la visite du marquis etait l'expression délicate, redoublèrent la sympathie de Paula pour lui. La physionomie de Rodriguez refletait une joie si pure et si noble de l'heureuse issue de l'insurrection ! Paula ne put s'empêcher d'en ressentir la contagion dans une certaine mesure, et sa mère avait rencontre juste à cet egard.

Les travaux de la Junte etaient si nombreux et si importants que Rodriguez, malgré tout son desir de revoir sa mère, ne put songer à retourner auprès d'elle avant la nuit. Dans la seance où fut vote le rappel de Miranda, il s'efforça vainement de decouvrir le personnage dont la comtesse del Tesoro lui avait esquisse le portrait.

Rodriguez sortit de Caracas avec Paez, qui venait d'être nommé commandant des Llaneros, et autorisé à en lever un corps nombreux pour le service de la nouvelle Republique. Comme ils passaient devant le cloître où l'Indienne etait retenue captive, le marquis dit à son compagnon :

« Vous m'obligeriez, M. Paez, en prenant sous votre protection, pour la reconduire aux bords de l'Apuré, une jeune femme de ce pays-là, que les missionnaires ont envoyee ici malgré elle et à qui j'ai promis la liberte.

— Je l'emmenerai avec plaisir, M. le marquis. »

Ils se présentèrent au couvent. Les religieuses, n'ayant plus rien à refuser au marquis de Vallida, lui livrèrent l'Indienne Bénûta Chiocco, qui pouvait à peine croire à tant de bonheur. Elle remercia Rodriguez avec effusion, dans un espagnol incorrect et bizarre, mais d'une voix pleine de la plus touchante melodie.

« Il faut avoir des enfants, dit-elle, pour apprecier ce que vous avez fait pour moi.

— J'ai pris soin de ta sûreté pendant le voyage, repondit Rodriguez. Mon ami que voilà se charge de te reconduire chez toi, et tu peux compter sur lui comme sur moi-même.

— Part-il bientôt ? demanda timidement Benuta.

— Dès demain.

— Demain ! demain ! répéta-t-elle. Le soir du jour suivant, nous serons dans les savanes, et le cinquième ou le sixième jour... »

Les sanglots lui étouffèrent la voix.

Robert Heller.

(*La suite au prochain numéro*).